

numéro 7

février 1996

[a r k h a i]
Αρχαί

Pierre-Yves STUDER

Rideaux...

suivi de

Légion oubliée

et

Le péché

JE n'ai jamais connu la solitude.

Comme tous les jours, vers onze heures, je fais ma ronde ; parce que les fleurs ont très soif en été, je remplis bien une centaine d'arrosoirs. Le temps est lourd, presque palpable. L'après-midi s'écoule lentement, ponctué par le passage des gens, égarés ou ignorants, auxquels j'indique le chemin pour retrouver les leurs. Je regarde le soleil qui, inéluctablement, chute à l'ouest. Les dernières visites s'en vont, me laissant la tristesse qu'elles étaient venues chercher. Alors je m'éveille ; pour être sûr qu'il n'y a vraiment plus personne, je fais une fouille minutieuse des allées, de tous les buissons, retournant chaque pierre...

Enfin, c'est prêt. La lumière n'est plus qu'un souvenir lorsque je monte sur scène. En fait de scène, j'empile tous les soirs six palettes que je recouvre d'un drap noir, je tends devant une ficelle, entre deux arbres : pour le rideau rouge.

Fébrilement, je passe mon beau costume, celui avec les manchettes en velours ; réajuste ma boutonnière, jette un dernier regard à mes souliers bien vernis, puis, libéré de toute angoisse, m'élance. Les trois coups sont frappés, j'écarte le rideau tout grand et commence mes numéros. Bien-sûr, au début, il n'y a pas âme qui vive devant moi, mais peu à peu, je sens tous leurs yeux qui ne me voient pas se tourner vers les palettes, unique attraction. Galvanisé par ce succès pourtant quotidien, j'effectue mes classiques avec la joie de l'enfant qui va pour la première fois au cirque. Une heure et demie passe ainsi, sans que je ressente la moindre fatigue, concluant mes tours par un époustouflant exercice de jonglage devant lequel l'assistance demeure muette d'admiration.

Je refais trois fois mon spectacle durant la nuit et, vers quatre heures du matin, quitte enfin les tréteaux non sans avoir gratifié mon public d'une large révérence gracieuse. J'imagine leurs sourires

carnassiers, le bruit des applaudissements, des phalanges qui claquent et s'entrechoquent.

Voilà, c'est bien fini, j'ai rangé les palettes dans la remise, derrière les pots cassés, plié les draps. Doucement, je retire mon habit de scène, mes souliers, mes socquettes blanches. Une larme coule, je suis encore très ému... Mes affaires à peine en place, je traverse une nouvelle fois mon domaine avant de m'approcher de la sortie.

Fatigué, je pousse la lourde grille noire qui grince quand on l'ouvre pour laisser entrer la parade et lance un ultime coup d'oeil aux infinies rangées de pierres bien droites sur chacune desquelles on a gravé puis finement doré : R.I.P.

Premier principe :
« Ne te perds pas »

J'AVAIS peine à l'admettre mais des trois cents hommes partis avec moi, n'en survivaient qu'une vingtaine, à peine. Nous marchions. Durant ce long périple, le soleil n'avait jamais daigné voiler sa face ; pas une fois il ne s'était décidé à quitter, pour un instant, ce ciel auquel il semblait éternellement suspendu. Morts de fatigue, morts de peur, morts de soif : je ne comptais plus les cadavres qui s'éparpillaient le long de notre route.

Général de rien, chef d'une armée trépassée, je traînais mes sandales, dont les lanières de cuir craquelées menaçaient de rompre, dans cette immensité à la sortie improbable, irréaliste. A chaque pas, le sable brûlant coulait entre mes orteils à la peau durcie et jaunie.

Nous l'avons tous ressentie ; personne n'a rien dit mais sous chaque paire de paupières desséchées, des yeux se sont tournés. Elle était là : offrant ses formes régulières à l'astre qui l'oppressait de ses rayons, attendant les valeureux qui sauraient la prendre d'assaut. Même endormie et apparemment calme, cette dune ultime nous effrayait.

Un à un, nous commençâmes son ascension, lentement, n'en distinguant pas encore le sommet. Après quelques milliers de pas, cinq âmes encore s'en étaient allées. Le désarroi me gagnait ; je rageai envers et contre tout : la nature, les hommes. Elle choisit cet instant pour s'éveiller, étirer tous ses muscles, battre une ou deux fois. Je me couchais à terre, priant je ne sais quoi de m'épargner, me laisser arriver à mon but, lequel me paraissait maintenant très proche. Mon oreille à demi-enfouie dans le sable, je perçus les battements de son aile — de son cœur.

Enfin, le sommet fut en vue. Une immense haie noire se dressait et ondoyait légèrement au gré d'un souffle que nous n'avions plus. Avec

appréhension, notre troupe s'approcha d'avantage et finit par toucher le sinistre rempart. Mais à peine l'eûmes-nous effleuré, nos corps s'allégèrent, toute la fatigue accumulée dans nos membres s'évanouit. On traversa la douce frontière.

Le froid me prit au visage tandis que j'observai, abasourdi, un décors à présent arctique. Le sol, glacé, réfléchissait une image déchirée, en lambeaux, la mienne. Pourtant, cela n'avait rien d'attristant ; nous reprîmes notre chemin, quelque peu désorientés. La progression était lente, laborieuse pour des hommes en sandales ou pieds nus. Rapidement, la glace, blanche au départ, vira au marron puis au noir ; nous fîmes une halte. Eloigné de tout, au milieu d'un monde quelconque et sans créature vivante, je pleurai doucement. On entendit un grondement. Intrigués, nos sanglots cessèrent pour réaliser que le bruit s'était arrêté, lui aussi. Notre tristesse refit surface; nous pleurâmes à nouveau et plus nous pleurions, plus le grondement sourd s'intensifiait. Bientôt on ne s'entendit plus et la peur nous fouetta d'un coup sec. Rampant puis debout, on se remit en marche, terrorisés, sentant à nos trousses le cri d'une cascade prête à nous engloutir. Nous hurlions de toute notre âme, essayant de cracher notre effroi.

Hélas, le miroir sur lequel nous fuyions s'acheva dans un cul-de-sac. Je me retournai, les yeux brouillés et vis une gigantesque déferlante me surplomber, son écume blanche me narguant à tout jamais.

Se perdre dans un regard pour finalement, à la vue d'une simple larme, mourir de chagrin.

*

Second principe :

« Ne te fais pas confiance »

LE banal m'écoeure. J'en ai assez de voir, sans oser regarder, des êtres et des êtres, des hommes et des femmes dont l'idéal s'est éteint, noyé par une ambition bien plus dérisoire : vivre.

Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour prendre une décision. Je me suis enfermé.

Voilà longtemps que mes volets sont clos et que des planches ont été clouées contre ma porte pour la condamner de toute intrusion.

Maintenant je ne sais plus rien, je découvre une situation délicieuse : l'ignorance. Rien n'est probable mais tout est possible. Enfin... la réalité n'est plus qu'un souvenir poussiéreux ; place à mon esprit ! Aujourd'hui, demain ou encore hier, peu importe l'instant, j'ai pensé à vous. Je vous imagine morts d'inquiétude, pleurant mon absence, remuant ciel et terre pour me retrouver. Je vous vois couchés, dans le noir, le visage mouillé de larmes, les yeux ouverts, cherchant à comprendre, voulant s'accrocher à quelque chose. Vos poings frappent rageusement vos oreillers ; à force de vous retourner, votre duvet n'a plus rien de chaleureux mais vous pèse sur les jambes et le bas-ventre. Vos mains moites se rejoignent, se touchent et, submergeant l'envie, vos estomacs se serrent ; l'aigreur de n'être rien se matérialise juste sous votre sternum et ne vous lâche plus. Alors, un à un, vous rallumez vos lampes de chevet (le contact de votre doigt sur l'interrupteur vous rassure déjà) pour vous saisir de quelque chose, n'importe quel objet qui puisse — « Pourvu qu'il puisse ! », crie quelqu'un — vous faire arrêter de penser.

Vous êtes drôles, terriblement drôles, furieusement comiques.

Au fait, il y a quelques temps, j'ai songé à de vieilles connaissances, celles que je fréquentais avant que l'idéalisme ne m'emporte ici. Si, pour moi, le simple quidam est déjà amusant, imaginez l'effet que peuvent avoir sur mon âme les personnes dont j'ai

à un moment ou à un autre croisé l'existence. Pauvres amis, comme je dois vous manquer. Quelle peut-être votre vie sans mes nombreuses et toujours infructueuses tentatives de vous faire voir les choses d'une autre manière : tourner vos faces vers le soleil quand il se lève et mordre vos épaules pour que la spontanéité s'en échappe un peu, rien qu'un petit peu. C'est moi, oui moi, que vous auriez dû écouter ! Ne pas croire à ces monceaux de balivernes que l'on adapte à chaque époque. S'il y a deux siècles, l'ogre était venu manger les petits Jean, Jacques ou Paul qui repoussaient leur assiette de soupe, ils ne pourraient aller aujourd'hui mourir de faim en Somalie. La vie est ce qu'elle est, c'est justement ce que je redoute. Si vous m'aviez suivi, vous auriez, à l'heure que vous vivez, une conception juste, la mienne.

Voilà que je m'emporte encore... Je suis sans doute sur la voie de la plénitude que chacun devrait atteindre.

Maintenant j'en ai assez. Le moment est venu de retourner dans cette immensité qui engloutit sans compter. Allons rassurer ces malheureux dont l'esprit est saturé de fausses priorités.

Tiens, le monde n'a pas changé. Le même engourdissement m'envahit ; les personnes qui croisent mon chemin ne sourcillent pas, sans doute occupées à chercher des prises sur une paroi lisse de toute aspérité. Le silence me pèse un peu, je vais forcément rencontrer quelqu'un que je connais... Aussi borné sera-t-il.

C'est bizarre, voilà plusieurs jours que je marche sans voir personne qui me soit connu. Bien souvent j'ai cru vous reconnaître — c'était vous, j'en suis sûr —, mais malgré mes signes pour attirer votre attention, vous n'avez rien remarqué. J'ai beau eu vous bousculer, vous parler, aucun d'entre vous n'a eu de réaction ; que vous ai-je fait ? Vous devriez m'écouter pourtant, je suis vrai et vous n'êtes que des illusions. Vous le faites exprès pour ne pas avoir honte, n'est-ce pas ?



Vous n'êtes que des ratés.

Assis sur cette barrière, tout semble plus léger. Vous m'avez oublié et votre vie continue tandis que la mienne est sur le point de s'achever. Le vent me fait inexorablement basculer vers le vide. Pour vous qui n'êtes rien, le néant doit être quelque chose. Alors répondez-moi, j'ai besoin de vous entendre, j'en ai plus qu'assez d'être celui qui considère ce qu'il dit comme la vérité. Je pensais que vivre sans moi était chose impossible. J'osais vous imaginer désespérés de ne plus avoir ma vérité alors que je n'avais pas plus d'emprise sur le destin que n'importe qui d'autre. J'ai commis un péché capital : oser croire ce que le désespoir m'a poussé à imaginer.

Je tombe de haut.